

# JEHAN-RICTUS



# CONSEILS

Ouvrier mon frère, Ouvrier ;  
crois que ma parole est profonde.  
Avant de dominer le monde  
commenc' par te laver les pieds.

Et pas seul'ment qu' les trottignolles  
mais encor ton gniass' tout entier :  
les crocs le cul les roubignolles  
que t' as tendance à oublier.

Car, sous prétexte de labeur  
tu thésaurises ta sueur  
et la crasse de ton métier,

Ouvrier mon frère, Ouvrier,

et dis des choses dérisoires :  
« Pas de pain blanc sans les mains noires »,  
en exhibant avec orgueil  
tes mains sal's, tes ongles en deuil.

Je sais que, forcé d' te grouiller  
pour aller reprendr' le collier  
chaqu' matin, à peine réveillé,  
t' as pas l' temps d' te débarbouiller.

Mais le soir, après ton boulot,  
au lieu de t'élaner vers l'eau,  
tu préfèr's aller chez Bistrot  
sucer la « bleue » et godailler,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Si des fois un peu tu t'écures,  
 c'est l' Dimanche et les jours de fête ;  
 mais tu n' mets d' l'eau qu' dans eune assiette,  
 pis t' emploies que l' bout d' la serviette,  
 et jamais pus bas qu' la ceinture,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Ou ben tu vas chez l' perruquier  
 et faut qu'on t' fout' de l'eau d' Cologne  
 su' l' coin mal gratté de ta trogne.

Tes dents ? Jamais tu ne les brosses,  
 avant comme après ton repas.  
 Quant au devoir de t' nettoyer  
 le trou du figne et les balloches,  
 tu ne t'en doutes même pas.

Aussi vieil ami, tu schlipottes,  
 en plein air comm' l'acétylène :  
 et quand tu souffles ton haleine,  
 la mouche à merd' tourne de l'œil,  
 bien qu'a soye habituée aux chiottes.

Sans compter qu' t' es pas fréquentable,  
 on peut pas y faire avec toi :  
 si on t' rencontre en bateau-mouche,  
 en métro, en « bus », en tramway,  
 suffit qu'on port' la requimpette  
 pour qu' tu vienn's te froter su' vous  
 et qu' tu vous traies de « borgeois ».

Toi, pass' que t' es un « travailleur »  
 méprisant les aut's voyageurs,  
 tu rot's tu crach's tu louf's tu pètes,  
 et, si t'es saoul pour not' malheur  
 tu dégobill's su' la banquette  
 et tap's dans l' blair au contrôleur.

Hélas ! C'est si vrai c' que j' prétends  
 que, lorsqu'après un accident  
 on t'emmèn' chez le pharmacope  
 à Tenon Cochin ou Saint-Louis  
 et qu'y faut te déshabiller ;  
 le carabin prend la syncope  
 ou le potard s'évanouit

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Et ça c'est sur toi, rien qu' sur toi !  
 Mais chez toi, malheureux, chez toi !

Chez toi les puces les punaises  
 vivent à l'aise ;  
 les asticots de ta paillasse  
 donnent le soir des « sleeples-chases »  
 et y a des araignées si grasses  
 qu' faut les tuer à coups d' revolver.

Quand tu vas aux wouaters-clozettes,  
 tu... vis's à côté d' la lunette  
 et, déconcertante coutume  
 dont les murs peuvent témoigner,  
 tu prends ton doigt pour porte-plume  
 et ton cul pour un encrier,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Jeun', vigoureux et bien planté,  
 tu touches, sans être ébloui,  
 aux délicats et blancs tétons  
 de ta femme ou de ta maîtresse  
 avec tes doigts gourds et brutaux  
 aux amoureuses maladresses  
 gantés de crotte ou de cambouis.

Si, pour te plaire elle se soigne  
 parfume ou lave au savon fin,  
 tu l'appell's aussitôt « putain »  
 ou ben « vache » et « saloperie ».

Jaloux mesquin et envieux,  
 tu la veux sale et abrutie,  
 comme toi, comme toi mon vieux.

Alors la pauvre se néglige,  
 elle se dégoûte et comment !  
 Plus de soins, de coquetterie,  
 grâce et beauté foutent le camp ;  
 avant l'âge elles sont flétries.

Comm' t'as toujours les roupett's grasses  
 et qu' ça t' démange aux environs,  
 t' es tout l' temps d'ssus à la... crocher,  
 (qu'elle en ait du plaisir ou non),  
 à y en coller des pétées,  
 à transformer la malheureuse  
 en fabrique de malheureux !

Ceux-ci, le fruit de tes rudesses,  
 tu les laisses livrés aux bêtes ;  
 on pourrait sur leurs jolies têtes  
 inscrire ces mots : « Chasse gardée » ;

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Pas plus que toi tu n' leur apprends  
 à se baigner, à s'étriller,  
 et tu les laisses croupir dans  
 la gourm' la morve et le pipi ;  
 puis tu déclar's : « C'est la santé ! »

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Et les soirs ousque tu rentr's mûr,  
 tu leur cogn's la tronch' dans les murs ;  
 et là, despote sans contrôle,  
 la borgeois' les mô'm's et les bois,  
 tout l' mond' pass' à purg' dans la tôle !  
 (C'est p'têt' aussi pour leur santé ?)

Ouvrier mon frère, Ouvrier !

Et toujours tu groum's ou rouspètes ;  
 tu n'as qu' des Droits, jamais d' Devoirs ;  
 toi seul a besoin d' boulotter,  
 et, dans la lutte qu'est la Vie,  
 tu crois qu'y a qu' toi d'exploité.

Toi seul support's des injustices,  
et toujours y faut qu'on subisse  
ta mauvaise foi, tes caprices  
et surtout ta mauvaise odeur.

Tu cries qu' l'Ouvrier « meurt de faim »  
mais quand tu touch's de bonnes paies  
tu sais plutôt t' taper la tête,  
quitte el' restant de la semaine  
à t'enfoncer de l'eau d' vaisselle.

Et à c' temps-là, encore eun' fois  
dans les quartiers que tu habites  
les « Bains » et « Piscin's » font faillite,  
mais les beuglants font l' maximum  
les cinémas te décervellent  
les claqu's t'assurent la vérole  
et les « Bars » à trois sous flamboient,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Quand tu t' dis « Révolutionnaire »,  
à part quéqu's uns, ce n'est guèr' mieux ;  
tu fais tout comm' les religieux,  
qu' os'nt pas se r'garder le derrière,  
de peur qu' ça leur crève les yeux.

Tu gazouilles la « Carmagnole »,  
mais t' as d' la boue aux roubignolles ;  
tu clames « l'Internationale »,  
mais t'as les dents et les pieds sales !

Et, trop romantique Insurgé  
tu t' mets des rouges églantines  
mais t' as l' prépuce enfromagé !

Des mangins qu'a des noms en isse,  
vienn'nt te donner du « citoyen »  
et t'app'lant « Peuple-Souverain »  
te mett'nt en mains un bout d' papier  
sans penser à t' laver les pieds.

D'aut's, échappés de la Garonne  
qui abusent de la Parole,  
vienn'nt te causer de « Genre Humain »  
d' « Fraternité Universelle ».  
Nul ne te dit : « Lav'-toi les mains  
les dents le figne et les aisselles. »

Beaucoup jouent avec tes souffrances  
en te menant par l'Espérance :  
puis, quand y sont d'venus menisses  
et qu' tu leur rappell's leurs promesses  
y sont tout prêts à t' fusiller,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

D'autr's, en flattant ta vanité,  
 t'expliquent qu'y a qu' toi d'utile  
 que C'lui qui n' manie pas l'outil,  
 le marteau, la pioche ou la pelle,  
 n'est qu'eun' vach' « d'intellectuel » ;  
 que c'lui qui trim' du ciboulot  
 n'est qu'un feignant ou qu'un salaud ;

et que « Demain » ou... après-d'main...  
 « conscient et organisé »,  
 par la bombe ou les bras croisés,  
 n' sachant pas t' gouverner toi-même,  
 tu gouverneras l'Univers !

En attendant par les journaux  
 les cafés-concerts, les phonos,  
 t'es dans la main des Financiers  
 dans celle des Distillateurs,  
 et tous les genr's d' spéculateurs.

En attendant Vautour-Premier,  
 Grand Maître de la République,  
 t' vide à la rue, toi et ta clique,  
 et refuse de vous loger  
 (bien qu'il veuille aussi des soldats  
 pour le défendr' contr' l'Étranger !)

En attendant que par Jaurès  
 triomph' la « Société future »,  
 j' crois qu' tu peux t' passer eun' ceinture !

En attendant, t'es pas l' pus fort,  
 Jean Grave avec ses « Temps Nouveaux »  
 ne semblent pas tout près d'éclorre,  
 malgré l'appui d' Sébastien Faure  
 d'Anatol' France et de Mirbeau !

Et les Bourgeois font tout c' qu'y veulent ;  
 et quand tu renaud's un peu trop,  
 frère Flick te jambonn' la gueule  
 et t'es ben forcé d' remercier.

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

En somm' ton sort n'a pas changé  
 au contraire, il s'est aggravé,  
 malgré des monceaux d' « Lois Sociales »  
 leur prétendue « Humanité »  
 qui tombe toujours à côté

Et toi toujours tu vis ta vie,  
 (avec ou sans bell's théories),  
 le cul merdeux la gueul' pourrie,  
 emboucanant le rat crevé,  
 les pieds dans des chaussett's de suie  
 et l' cœur de haine empoisonné

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Ben moi je te le dis dans l' blair  
 en vrai Poète populaire,  
 pas d'autre cause à ta Misère  
 que ta crasse et que ton fumier,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

La saleté c'est l'Esclavage,  
 c'est l'absence de Dignité,  
 c'est aussi l'Imbécillité,  
 c'est la Tristesse et le Dégoût.

Et v'là pourquoi t' es méprisé,  
 berné, maltraité, exploité,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

La vérité la vérité,  
 le secret même de la Vie  
 de la chance et de la santé,  
 d' la richesse et d' la Liberté  
 réside dans la Propreté !

Parmi ceux qui vienn'nt t'exciter  
 à foutre en bas « la Société »,  
 en s' faisant nommer Députés  
 ou membres de tes Comités,

Nul n'a l' courage ou la franchise  
 de t' reprocher ton manqu' de soins,  
 ainsi qu'aux Hébreux fit Moïse  
 et Mahomet à ses Bédouins.

Moi, je n' viens pas t' parler d' mensonges  
 ni d'un paradis incertain,  
 j' viens t' parler d'eau fraîche et d'éponge.

J' viens t' dir' d' commencer par toi-même  
 la « sociale transformation »,  
 la célèbre « Révolution ».

Ainsi triomphera « la Cause » ;  
 le « Grand Soir » c'est d' se laver l' prose,  
 la « Prochain' », c'est s' poncer les pieds !

Si tu veux que l'on te respecte,  
 commenc' par t' respecter toi-même !  
 N' crains pas d' passer pour aristo  
 si tu te mouilles les orteaux.

Et si drôl' que ça t' paraîtra,  
 qu'avant tout ta peau se blanchisse :  
 « Individu », « Individu »,  
 que la Cellule s'affranchisse,  
 et le Corps entier guérira.

Car c'est très bien de fair' l'apôtre;  
 mais avant d'éduquer les autres  
 il faut d'abord s'éduquer soi :

Et c'est parfait les Syndicats ;  
 mais si tes fess's sont au caca,  
 tu auras des idées merdeuses.

Ah ! Ouvrier, pauvre Ouvrier,  
mon copain, mon poteau, mon frère,  
souvent mon cœur se désespère,  
comme il est dur de « t'affranchir ».

Non seulement de ta misère,  
donc, de ton enduit séculaire,  
mais encor de tes préjugés,  
aussi de tes illusions  
des sophismes et des clichés  
du jargon révolutionnaire.

Sans oublier la Politique,  
Poison de l'Énergie Pratique  
et de la Beauté poétique  
dont meurent Gaulois et Latins.

Car mêm' parmi les Compagnons,  
combien peu, à ma connaissance,  
savent la mystique importance  
de se noyer le troufignon  
chaque jour de son existence.

Ah ! Ouvrier, pauvre Ouvrier,  
je ne voudrais pas t'avilir,  
mais bien plutôt t'encourager,  
te relever et t'ennoblir,  
et si je ne puis te guérir,  
du moins puis-je te soulager.

Sûr que t' es bon, sûr qu' t' es honnête ;  
 mais, vaudrait mieux encore avoir  
 la conscience un peu moins nette  
 que le cul sale et les pieds noirs.

Pas d'autre moyen de lutter  
 contre l'aveugle Autorité  
 que la maîtrise de soi-même  
 Sobriété et Chasteté,  
 par conséquent la Propreté.

D'ailleurs en princip' quoi qu'il fasse  
 qu'il soit Patron ou Employé  
 Paysan, soldat ou rentier

L'Homm' qui, à moins de maladie,  
 ne se lave pas chaque jour  
 les dominos les paturons  
 le double-blanc et les marrons  
 le périné le péritoine,  
 en un mot le Corps tout entier  
 n'est qu'un compagnon d' saint Antoine

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Ne m'objecte pas qu' les Bourgeois  
 ne sont guèr' plus propres que toi :  
 raison d' plus pour que tu t' nettoies.

Ne dis pas comm' les Catholiques  
que ton Corps n'est qu'une guenille  
qu'il importe peu de soigner.

Jésus lavait les pieds des Pauvres,  
mais les Prêtres l'ont oublié

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Mécanicien Mécanicien,  
tu comprends la nécessité  
de nettoyer ta rotative  
ton moteur ta locomotive ;  
mais ton rouage particulier  
tu le laiss's toujours se rouiller,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Or ton Corps est la Mécanique  
merveilleuse,  
le chef-d'œuvre unique  
qu'il faut sans cesse surveiller,  
graisser polir de tout's manières.  
de la soupape à la chaudière  
en passant par le cendrier.

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Quand Jésus éveilla Lazare  
 saucissonné de bandelettes  
 plein de la crasse du tombeau  
 il lui dit :

— « Mon ami va fair' ta toilette  
 et après ça nous causerons ! »

Eh bien ! mon Ami mon Pareil,  
 crasse morale ou corporelle,  
 tristesses, poux, haines, fumier,  
 laideurs ou sophismes bizarres,  
 je suis Qui vient te nettoyer,  
 et, dans ce cas particulier  
 je suis Jésus, tu es Lazare

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Par conséquent éperdument,  
 chaque matin à ton lever,  
 chaque soir avant d' te coucher,  
 rinc'-toi les dents, les pieds, la gueule,  
 le trou du cul les roubignolles,  
 et fais-le faire à ta famille,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Mêm' dès ce soir en rentiffant,  
 que tu m'aies entendu ou lu,  
 je t'ordonne de m'obéir  
 et de rebiffer tous les jours.

Si tu t' nettoies comme je dis,  
chaque soir et chaque matin,  
non seulement, fleur arrosée,  
ta peine sera reposée,  
mais avec la bonne santé  
tu retrouveras ta gaieté.

et je te le prédis soudain  
tu verras clair dans ton Destin.

Il t'apparaîtra tout à coup  
que la vraie « Société future »  
s'rait de lâcher le Machinisme  
pour retourner à la Nature  
en plaquant délibérément  
ce dont tu souffr's obscurément  
ainsi d'ailleurs que tous les Hommes

La « Grand' Laideur Mathématique »  
et ton labeur automatique  
impersonnel et sans amour.

Et puis enfin tu s'ras plus chaste,  
ça t' gratt'ra moins où ça t' démange  
et tu n'engross'ras plus ta femme  
à tous les coups comme à présent.

Car du moment qu'à chaque enfant  
on n'augmente pas ton salaire,  
tu sais ce qu'il te reste à faire,  
ou, pour mieux dire, à ne pas faire.

Dis à ceux qui viendront t' crier :  
 « La France va se dépeuplant  
 nous comptons sur toi, Ouvrier ! »  
 — « Eh ! bien, prêtez-moi votre Épouse.  
 La mienn' ne sera pas jalouse  
 seulement vous paierez la sag'-femme  
 les mois d' nourrice et le loyer ! »

Je te l' crierai jusqu'à la mort :  
 tu n' sortiras d' ton esclavage  
 du salariat et du servage  
 que par le quotidien lavage

Si on vient te d' mander d' voter,  
 afin d' élire un député,  
 un d' ces marchands de boniments  
 qui viv'nt toujours à tes dépens :

Réponds : « Oui oui, causez toujours ;  
 mais avant tout veuillez m' donner  
 du temps pour me débarbouiller,

« d' l'eau, du savon à bon marché,  
 « gratuit » « laïque » « obligatoire »  
 de bell's piscin's dans mon quartier  
 pour moi ma femme et mes amours ;  
 tant qu' j'aurai pas ça j' vot'rai pas.

« Car,  
 comment voulez-vous qu'on m' nomme  
 un Homme  
 si j'ai des bestiaux dans les poils  
 et du fromgi dans les doigts d' pied ?

« Oui, moins d'emblèmes symboliques,  
moins d' mairies comm' des basiliques  
(histoir' d'embêter les curés),

« Des piscines, un peu moins d' musées,  
moins de discours idéalisses,  
un peu plus de réalité,

« moins d' cours du soir, moins d' conférences  
gardez pour vous votre instruction ;  
j' veux pus aller dans les U. P.,  
mieux vaut me laver les arpions  
que d'aller écouter des pions.

« Puis, si ce n'est exiger trop,  
beaucoup moins de marchands d' poisons,  
moins de beuglants, moins de cinés,  
moins d' bistrots, surtout, moins d' bistrots,

ce sera la fin des prisons  
et des cellules d'aliénés. »

Car lorsque tu seras tout propre,  
tu diras à ceux qui t'arr'furent  
le bain, l'estime et le loisir,  
sous prétext' que t' es un cochon :

— « Pardon... esscuses,  
 présent j'ai mérité la Vie,  
 j'ai le cul net et les dents blanches,  
 je n' me lav' pus qu' tous les Dimanches,

le Temps de Ma Merde est fini. »

Alors y pourront pus rien dire,  
 et y s'ront forcés d' te céder,  
 car c'est là, c'est là le prodige  
 ton sort est dans tes mains te dis-je.

Mais jusque-là je te l' répète,  
 tu n' seras jamais qu'un Esclave,  
 la dupe d'un tas de chimères,  
 le remâcheur de phrases creuses  
 aussi creuses qu'humanitaires :  
 la victime des bonisseurs  
 d' la Politique ou d' la Sociale.

Ni émeut's, ni grèv' générale  
 ne te donn'ront la forc' morale  
 qu'il faut pour vaincre ses enn'mis,  
 et que t'apporteront l'eau fraîche,  
 la brosse à dents la pierre ponce,  
 le tub la douche et le savon.

Voilà mon Ami mon Pareil,  
 ce que l'étude et l'expérience,  
 la pitié jointe à la gaieté  
 l'intuition, la verve joyeuse  
 ce soir tout à coup m'ont dicté.

Ce soir est un soir de Printemps ;  
sur la Ville aux rues éclairées  
par les derniers rayons du jour  
flotte l'haleine de l'Amour.

Ce soir, tout est beau dans Paris.  
Seul et veillant comme un prophète,  
mon Cœur éclate de tendresse  
et les Marronniers ont fleuri.

# JEHAN-RICTUS



# CONSEILS